

## Pablo. Ton ami

Joëlle Mesnil

Recibido 10/12/2023

Nice, 8 et 9 décembre 2023,

J'ai rencontré Pablo au séminaire que Marc Richir donnait à l'UER de psychopathologie de Paris 7 au milieu des années 2000. Nous échangeons juste quelques mots à la fin du séminaire avant de rentrer chez nous. Sans plus. Pourtant, une sorte de complicité s'ébauchait.

En silence.

Ou avec très peu de mots.

C'était là.

Et puis, vient ce jour du dernier séminaire à l'université parce que Marc Richir prend sa retraite.

Inacceptable que ces moments forts n'aient plus lieu. Moments forts parce que Marc nous expose sa pensée pour ainsi dire au fur et à mesure qu'il l'élabore, ou plutôt un peu après parce qu'il lit toujours plus ou moins un texte déjà prêt, mais très lentement.

N'aient plus lieu parce que le professeur est arrivé à la fin de sa carrière universitaire alors que sa pensée, elle, forcément, poursuivra son chemin.

Alors, l'idée peut-être incongrue : proposer à Marc Richir de poursuivre le séminaire chez moi, à Arcueil. Franchir le pas de l'idée à une proposition explicite ? J'hésite. J'en parle à Pablo.

Parce que si au tournant des années 80 et 90, une forme d'intimité profonde est née avec cette pensée bouleversante, l'homme, lui est inabordable.

Une haute tour.

Un Menhir.

Demander à Pablo ? Oui, parce que Pablo est très proche du philosophe depuis son entrée dans les études de philosophie quand il n'avait pas vingt ans.

Pablo accepte de se faire porte-parole.

C'est la première fois mais il y en aura bien d'autres car Pablo prendra l'habitude de me frayer le chemin avant même que je demande.

Ils parlent tous les deux.

Je reste à distance.

Ils ont l'air d'accord.

Marc Richir a entendu ma proposition.

Il accepte.

L'année suivante commence le nouveau séminaire de Marc Richir qui se tiendra à la maison deux grandes journées par an pendant sept ans.

Alors, Pablo et moi commençons une correspondance régulière.

Et un jour, à la fin d'un mail, deux mots bouleversants :

« Ton ami ».

Pablo, l'ami philosophe à qui je pose des questions et qui répond toujours. Absolument toujours. N'a jamais laissé un message sans réponse. Et souffre que d'autres, trop souvent ne répondent pas.

Pablo me connaît bien. Sait mon manque d'aisance à aller vers les autres. Sait aussi à quel point le silence me tue.

Il m'ouvre des portes, les unes après les autres.

Celle du séminaire de Banon.

Celle de la revue *Eikasía* dirigée par Pelayo Pérez García.

Pablo m'encourage, m'ordonne presque d'envoyer à *Eikasía* un texte que j'ai écrit sur le nominalisme et qu'il a lu. Et qui effectivement sera publié.

Pablo le sait : depuis que Pierre Fédida a accepté en 1994 pour la *Revue internationale de psychopathologie*, mon texte sur «L'anthropologie de Marc Richir», je n'ai à peu près

rien publié. Pablo prend les choses en main. A partir de là, c'est grâce à lui que je publie les rares articles que je termine et qui exigent chaque fois plusieurs mois de travail. Plusieurs mois d'une nouvelle élaboration à partir d'une base qui elle s'est constituée au fil des années.

Il le sait.

Pablo a un talent et une générosité incroyable pour faire que les gens se rencontrent et pour faire reconnaître le travail des autres.

Pablo m'informe des nouvelles du monde universitaire, des colloques, des revues. Il sait que je vis depuis toujours dans un certain retrait. Et parfois me « gronde » gentiment d'être comme ça. Parfois, plus rudement.

Et puis il y a les dîners à la maison. Pablo invite chez moi des amis à lui, philosophes ou pas. Souvent. C'est joyeux. Vivifiant. Réconfortant. Stimulant.

Chaque fois, la vie entre dans la maison à pleines vagues, à pleines bouffées. Ce sont de belles années. Pablo m'offre ces soirées chaleureuses que je ne saurais pas organiser sans lui. Parce que je ne sais pas y faire. Qu'une peur m'habite. Une peur qu'il connaît. Mais quand il propose, je n'hésite pas, je fonce. Et avec joie.

C'est toujours lui qui fraye le chemin.

Connaître Pablo est une bénédiction.

Même si parfois il est aussi insupportable que moi à cause de ses peurs à lui. Ses empêchements. Ses empêtements. Ses paralysies que souvent je comprends mal.

Mais il existe.

Il est là même quand il est loin.

Quand on se voit tous les deux, on parle de tout. Aussi bien de la pensée de Marc Richir que de la sienne. Ce qu'il écrit des « concrétudes en concrescence » me touche profondément. Si je devais retenir un seul texte de Pablo, ce serait celui-là. Pablo a vraiment saisi quelque chose d'essentiel à la pensée.

À la pensée et à la vie.

À la pensée dans la vie.

À la vie dans la pensée.

Pablo me parle longuement de la 3.<sup>ème</sup> recherche logique de Husserl. Lue trop tôt sans doute. Avant de pouvoir vraiment comprendre. Pablo rouvre la réflexion entamée à la lecture passionnée des *Méditations phénoménologiques*, sur les synthèses de deuxième degré. En 1992.

Je reviens à Husserl. Cette phrase : « Nous ne devons pas laisser sans examen les concepts difficiles avec lesquels nous *opérons* dans la recherche d'une élucidation de la connaissance et qui doivent dans cette recherche nous servir en quelque sorte de *levier* [Pablo souligne] » (*Hua XIX/1*, 228). Je ne me souviens pas l'avoir lue avant, mais je crois l'avoir pratiquée. A ma modeste mesure, mais surtout prise dans la passion de ne pas conclure sans avoir au moins touché, « à distance » comme disait Richir, la *chose* qu'on ne peut jamais avoir devant soi.

Les leviers conceptuels qui ne sont pas phénoménologiques mais qui révèlent la *Sachlichkeit* des choses. Il m'en parle longuement. Pablo dit que la *Sachlichkeit*, c'est ce que cherchais désespérément dans la thèse qui n'était pas une thèse de philosophie bien qu'on y trouve des références philosophiques et peut-être un mode de questionnement philosophique. « Toucher » ce qui restera à jamais en négatif. Pablo m'éclaire sur le sens de ma propre recherche. C'est un lecteur comme j'en ai très peu connu. C'est bien avant le début de la correspondance avec Guy van Kerckhoven qui lui aussi saura lire avec toute son âme.

Pablo, comme moi, admire Guy, pas seulement le philosophe mais l'homme, pas seulement l'infatigable travailleur, mais l'être humain qui, en effet, a consacré sa vie à la philosophie.

Pablo est aussi celui qui écrit magnifiquement le français et qui parfois a même corrigé mes fautes d'orthographe.

Et aussi, celui qui soudain écrit, justement dans ce texte sur les concrescences, lu et relu, tellement juste et tellement beau : « les pattes d'une chaise ».

— « Les pattes » Pablo ! Ça fait drôle les pattes de chaise. On dit les pieds !

Il n'a pas corrigé. Les pattes sont restées dans les *Annales de Phénoménologie*. Sans doute parce qu'avec les pattes, l'image est plus juste. Une chaise avec seulement des pieds sans pattes ? Autant s'asseoir par terre !

Mais il y a une ombre.

Sa thèse.

Pablo année après année repousse le moment de la terminer. Il ne veut pas que je lui pose de question. Il me l'a fait comprendre très clairement et même abruptement.

— Ne me pose plus cette question.

Il travaille comme un fou et n'en finit pas de finir.

Une fois, je suis ailleurs, je lui ai laissé la maison pour quelques semaines car il a toujours le plus grand mal à se loger.

Quand je reviens, il se dit plutôt content. Il a bien avancé. Cette fois est la bonne. Il aura bientôt terminé.

Je suis heureuse pour lui parce que Pablo n'est jamais content de son travail.

Mais c'est une fausse alerte.

Puis Pablo commence à traduire mes textes, les uns après les autres. Et trouve toujours le moyen de les faire publier. Traduit même cette vieille thèse soutenue des dizaines d'années plus tôt et que Pelayo avait déjà accepté de publier en français dans *Eikasía*. Pablo a saisi ce qui était au cœur de cette thèse que certains me reprochent d'évoquer un peu trop souvent. Comme si je m'étais arrêtée de penser en 1988 ! Pablo sait que non. Mais il sait ce que le mot « thèse » veut dire pour moi.

Pablo décide de la faire publier chez Brumaria en espagnol. Dario Corbeira accepte.

Quand le volume est prêt, Pablo me téléphone :

— Il y a 666 pages, on peut modifier si tu veux.

— Non, pourquoi modifier ?

— Mais 666, c'est le chiffre du diable !

— C'est très bien. Je suis le diable !

Les dîners continuent. Un peu moins souvent. En plus petit comité.

Un jour, Pablo déménage à Toulouse.

Il va vivre avec Julie.

Julie qui a une énergie incroyable.

Je n'ai jamais vu Pablo aussi enthousiaste que le jour où il est arrivé à la maison avec elle.

Elle a monté les marches en courant, elle avait l'air d'une petite fille, elle est entrée dans la maison avec dans les mains quelque chose qu'elle m'offrait dans l'élan le plus généreux et le plus entier qui soit. Enveloppé dans une belle écharpe qu'elle m'offrait aussi.

Lui, il était transformé.

Il avait rencontré la femme de sa vie.

Mais dans les mois qui suivent, il est loin, ils sont loin.

On ne se voit plus guère que tous les deux quand il passe quelques jours à Paris. Et c'est rare.

152

Et enfin, un jour, la thèse est prête.

Il a vraiment fini. Cette fois est la bonne et la soutenance va avoir lieu.

C'est un immense soulagement.

Mais aussi une inquiétude parce que je sais ce que ça fait de terminer une thèse dans laquelle on a mis bien plus et bien autre chose que ce qui est requis pour un diplôme universitaire. Ça a été une passion et un tourment. Une raison de vivre. Années après années. On s'est construit en la construisant. Moi, ça m'a pris quinze ans. Quasiment à temps plein. Le manque d'argent toujours. J'ai l'impression que Robert Alexander sait lui aussi ce que ça veut dire.

Le point final est un moment dangereux. Plein d'espoir et de dangers. Tout est possible.

Un nouveau départ mais aussi un effondrement.

C'est un boulet qui était aussi un appui incontestable et on ne l'a plus. On flotte. Il manque quelque chose. La vie d'après est incertaine.

Un vertige.

Le risque est grand de tomber dans le vide.

Mais on tient encore parce que la thèse, il faut la soutenir.

« Soutenir la thèse ». Quelle expression ! Alors que c'est elle qui vous a soutenu pendant toutes ces années.

Elle a dressé un rempart face à la mort.

On sait pourtant que ce n'était pas tout à fait ça.

Du point de vue des autres, une étape est franchie. Il va y avoir une forme de reconnaissance, même un peu à côté.

Mais on sait aussi et peut-être surtout, que d'une certaine façon, on a échoué.

L'accouchement de la thèse, c'est l'avortement du Livre.

On sait que quelque chose n'a pas été dit qu'il aurait fallu dire.

Et ce qui n'a pas été dit peut aussi bien être un dire à venir que la forclusion de tout dire possible.

L'achèvement est un risque mortel.

On a écrit comme on danse dans le film « On achève bien les chevaux ».

Jusqu'à la gloire.

Pour gagner sa vie.

Ou sa mort.

Pablo revient à la maison pour la soutenance qui a lieu à Paris.

Elle est très réussie.

Pablo s'est habillé pour la circonstance. Je suis étonnée de le voir si élégant. Avec de belles manchettes blanches que je ne lui ai jamais vues. Un manteau noir qui lui donne l'air d'un héros romantique.

Alexander Schnell fait une longue présentation très juste et très humaine. Très belle. Tout semble bien se passer. Mais quand il me demande à la sortie de la salle ce que j'en ai pensé, je n'arrive pas à lui répondre. Comme trop souvent. Les questions trop directes me laissent muettes ou me font dire n'importe quoi.

Pablo, lui, commence à rêver d'une nouvelle vie.

D'une maison.

Une maison qu'il habiterait avec Julie.

Les mois passent.

La décision est prise. Il y aura bien une maison.

Le déménagement a lieu au printemps 2022.

Pablo enthousiaste.

Commence dès l'arrivée, me dira Julie, à défaire les cartons avec entrain. Comme jamais, prêt à entrer dans sa nouvelle vie.

Depuis que Julie est à ses côtés, ils ont passé beaucoup de temps ensemble à traduire des textes de Marc Richir. Et d'Ortega y Gasset. Et de quelques autres. Ils vont continuer.

Cela me rappelle la traduction d'Yves Bonnefoy en suédois avec J. à Stockholm.

Travailler à une traduction avec l'être aimé est une expérience formidablement vivifiante. Pour moi, ça s'est mal terminé mais eux ils sont inséparables.

Et soudain Pablo s'effondre.

S'effondre comme jamais.

D'un seul coup.

Pablo ne va pas bien du tout.

Les heures au téléphone avec lui.

Et avec Julie.

Et puis la remontée du gouffre. Pablo plein de projets à nouveau.

Mais quelque chose n'a pas été entendu.

Il se dit heureux d'enseigner à l'institut catholique de Toulouse. Il dit qu'il aime faire cours. Il m'envoie des enregistrements où je l'entends dialoguer avec ses étudiants. C'est un professeur formidable.

Mais Pablo a du mal à reprendre le texte de la thèse en vue d'une publication. Comme si refermer définitivement cette plaie était dangereux. Comme s'il fallait la laisser à vif.

Quelque chose a changé.

Pablo a pris l'habitude d'envoyer des messages vocaux, il ne m'écrit plus. Au début, j'ai du mal à répondre à quelqu'un qui n'est là ni en chair et en os, ni au téléphone. Parler à un téléphone quand il n'y a personne au bout.

Puis je m'habitue et on échange comme ça beaucoup de messages. Entendre sa voix est toujours un réconfort. Même si parfois ses propos me paraissent étranges. J'accepte les choses telles qu'elles sont parce que c'est Pablo et que c'est sans doute un moment à passer. Comme après la crise précédente au printemps. Il va remonter. Il y a des gens comme ça qui régulièrement tombent dans des gouffres et qui remontent, et retombent et remonte encore. J'en sais quelque chose.

Lui, il finira par enseigner à l'université. C'est dans l'ordre des choses.

Mais ses messages deviennent un peu déconcertants. Je ne reconnais plus tout à fait le Pablo que j'ai connu.

Déjà, le dîner à la maison avec Julie et Pablo au mois de juillet dernier.

Ils ont apporté des chips à la truffe.

Je ne connais pas d'odeur plus terrifiante, plus effroyable que l'odeur de truffe. Pire encore que celle des peupliers à la maison d'enfant. C'est l'odeur qui ouvre un monde impensable.

Qui peut vous aspirer et se refermer sur vous.

Je ne sais pas pourquoi, mais l'odeur de truffe annonce pour moi une folie.

Ou la mort.

Je le leur dis parce que même si on n'est pas très conformiste, quand quelqu'un offre quelque chose, on doit l'accueillir pleinement.

Mais je ne peux pas.

Je porte une chips vers ma bouche en faisant semblant de rire.

— Allez, quand même ! Pour une fois ! Faut pas exagérer !

Et j'arrête net.

Je dis :

— Je ne peux pas. « Ça sent la mort ».

J'ai dit ça.

Ça sent la mort.

Il y a eu de toutes façons quelque chose qui n'allait pas dans ce dîner.

Pablo était là et pas là.

C'était presque comme si on jouait au « dîner amical », un genre de socialité instituée comme il y a des genres littéraires. Un film de Claude Sautet qui aurait vraiment mal tourné.

Ça n'était jamais arrivé entre nous.

Absolument jamais.

156

A la fin, Julie a dit :

— Bon, on a refait le monde.

Ça résumait bien. On avait essayé, on avait essayé de se retrouver, mais on était resté à côté. Pas de *Leiblichkeit* aurait-on pu dire en termes savants.

Mais on ne faisait pas de philosophie.

Enfin...

Est-ce-que *Leiblichkeit* est un terme savant ? Est-ce un indice qui dit que là « on fait de la philosophie » ?

A moins de sentir que pratiquer la philosophie de cette façon, là, c'est vraiment une question de vie ou de mort.

Et puis qu'en français, on a plus de mal à dire la chose que dit :

*Leiblichkeit*.

Et aussi parce que quand on la perd, on le sait, on le sent au-delà de tout mot possible.

On essayait de se retrouver et ça ne marchait pas.

Ça a été la dernière fois.

Le 28 aout, Pablo m'écrit : « ça ne va pas très fort ». Ma réponse immédiate. Qu'il me dise ce qui ne va pas. Je peux l'aider. Je veux l'aider. Qu'il me réponde.

Il ne répond pas.

Quelques jours plus tard j'envoie à nouveau un court message : « Pablo, je pense à toi ».

Seulement ça.

Comme on a fait plusieurs fois dans le passé. Quand il allait mal mais aussi quand c'était moi. Alors, c'était lui qui écrivait quand il n'y a rien d'autre à dire : « Je pense à toi ».

On savait que l'autre entendait.

Il ne répond pas.

J'attends encore un peu.

Le 12 septembre, très soudainement une violente angoisse : je sais que Pablo n'aime pas qu'on insiste mais là, est-ce qu'il ne faudrait pas ?

Il y a vraiment quelque chose qui ne va pas du tout.

J'en suis certaine.

J'hésite à en parler à Julie. Peur d'être intrusive. Je ne sais pas trop quoi faire. J'appelle Aurélien. Il est très proche d'eux deux.

Alors, le message vocal que j'envoie à Pablo et qui dit très clairement mon inquiétude.

Je demande, j'exige presque, qu'il me réponde.

Et le soir même, le message de Julie.

Pablo est mort.

Pablo-Est-Mort.

Les trois mots écrits qui s'imposent.

Pablo-Est-Mort.

Ce n'est pas une phrase.

Ce n'est pas du langage.

C'est un bloc de mots qui dressent un mur de silence.

Et l'émotion qui brouille tout.

La mort voulue qui rencontre une autre mort voulue en 1971. Le jeune mathématicien. Tout se mélange.

L'impossible.

Jamais plus Pablo.

Pablo-Est-Mort.

Trois mots incroyables.

Trois mots inadmissibles qui disent que la réalité s'est trompée parce que cela ne peut pas être vrai.

Une erreur unimaginable dans l'ordre du monde.

Trois mots écrits qui s'imposent.

Qui empêchent de penser.

Et pourtant comme on s'est disputé parfois !

Mais c'était Pablo. « Ton ami ». Mon ami. Si jeune. A qui j'avais légué par testament ma bibliothèque, tous ces textes dont je savais qu'il ferait bon usage parce qu'il en avait déjà lu certains.

Parce que bien sûr, j'allais mourir avant lui.

Parce que c'était dans l'ordre des choses puisque j'avais largement 25 ans de plus que lui.

Et puis non.

La mort qui se trompe.

Qui tombe à côté et c'est trop tard.

Et aujourd'hui, le 10 décembre 2023, le premier texte que je parviens à écrire depuis sa mort.

Rien d'autre depuis presque trois mois.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien pu faire. A part lire. Presque sans arrêt. Dans une folie. Pour ne pas tomber. Parce que les textes sont habitables mais pas le monde où on vit, où on mange, où on respire. Parce que les textes creusent un nouveau monde qu'on peut soutenir rien qu'en continuant à lire. Et qui vous soutiennent. Parce que la pensée s'est arrêtée, et que les textes des autres sont le dernier barrage devant le gouffre.

Pablo-Est-Mort.

Ce texte que vous venez de lire, j'ai cru que jamais, je ne parviendrais à l'écrire. J'avais prévenu Pelayo. Je ne vais pas y arriver.

Et hier soir, j'ai senti que peut-être...

Je suis arrivée de l'autre côté.

Pablo sera toujours là.

### **10 décembre. *Post Scriptum* :**

*Il y a eu en réalité un moment de répit : un mois après la mort de Pablo, on a fait un dîner à la maison avec Ekaterina, Aurélien et Florian. Ekaterina était déjà venue, Florian aussi. Aurélien, lui, jamais, il était trop jeune et il était très ému de découvrir enfin le grenier où le séminaire de Marc Richir avait eu lieu. Pour lui, c'était une maison historique.*

*Et ça a été un moment plutôt heureux.*

*Mais c'est vite retombé.*

*Il y a plusieurs semaines, Aurélien m'a proposé de participer à la relecture du manuscrit de la thèse de Pablo pour la publication qu'Alex envisage pour très bientôt.*

*Bien sûr que je dois faire ça. Parce que maintenant il faut faire vivre sa pensée. C'est une évidence.*

*Sauf que je n'ai pas pu. Je me le suis reproché mais je n'ai pas pu. C'est comme ça. Ma tête et mes mains ont refusé.*

Maintenant, j'ai écrit ce qui a eu lieu.

Pablo est toujours là.

Pablo sera toujours là.